

# Comme la plume au vent : monologue

Autor(en): **Tonelli, Philippe**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **33 (1895)**

Heft 6

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-194789>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Comme la plume au vent.

MONOLOGUE.

Non, oh ! non, par exemple ! je ne consentirai jamais, jamais, jamais, à devenir la femme de ce grand escogriffe de baron de la Pippodière qui a des yeux de rat, un nez de citrouille, une bouche de four à plâtre, et des pieds, oh ! des pieds longs, longs comme ça ! Un blondasse qui ne rit jamais et qui a l'air bête... comme ses pieds, c'est tout dire. Non, je ne livrerai pas ma petite frimousse à ce poteau télégraphique qui ne doit avoir ni cœur, ni âme, ni... rien du tout. Oh ! ma mère ! ma mère ! vous voulez donc faire mourir de chagrin votre petit Nini, elle si sage, si gentille, si caressante !...

Ah ! mais non, non, je serai forte dans ma résolution et je dirai à celle qui m'a donné le jour :

— Plutôt souffrir mille morts, oui, mille morts, que de devenir la femme, l'épouse, la compagne de cet homme !

Je vous en fais juges, mes bons amis.

Est-il possible, à moi, d'appartenir corps et âme à ce mâ, qui n'est certes pas de Cocagne ?

Est-il possible à votre petite Nini de s'endormir sur le sein conjugal de cet éléphant qui a la prétention de se dire baron, je ne sais pas pourquoi ?

Non, n'est-ce pas ?

Réfléchissons bien, sans nous emporter. Etudions la situation avec calme et modération, sans parti pris, sans méchanceté.

Moi, telle que vous voyez, en chair et en os ni trop grande, ni trop petite, presque mignonne. Mon Dieu !... pas trop mal comme... femme. Des cheveux à moi, des dents à moi, des... tout à moi, comme vous voyez, oui, tout à moi, je vous assure. Pas de peinture là, là, là (*Désignant ses yeux, ses joues et ses lèvres*). Je suis nature. Un pied... comme vous voyez aussi. Une... tournure... naturelle, très naturelle. Des mains... assez gentilles. Enfin, une femme pas trop à dédaigner, je crois. Eh bien ! pouvez-vous vous imaginer un spectacle plus navrant !... Moi, au bras de ce gigantesque bipède ayant de longs bras, de longues jambes, de longs pieds et des yeux troués par une vrille ?... Oh ! ce serait à mourir de rire, ou plutôt d'épouvante !

Ce serait tout bonnement de la profanation !

Mais, je le répète encore : si ma mère veut à tout prix me tendre cette vilaine perche, je la repousserai impitoyablement. Si, par surcroît de tyrannie, elle veut m'obliger à épouser ce ridicule personnage, je m'insurgerai alors en disant, frémissante d'indignation :

— Non, non, non ! je n'é-pou-se-rai pas votre ba-ron, là !

J'entends déjà ma mère me répondre :

— Comment, ma fille, refuser un si beau parti ! un baron de vieille souche ! une noblesse qui date des croisades ! Les Pippodières descendent de saint Louis et figurent dans l'histoire des héros des siècles passés et futurs ! Une folie, ma fille, une pure folie !

Et moi de lui répliquer :

— Comprenez bien, ma mère, que...

— Je ne comprends rien, bécasse ! ou plutôt je comprends que la baronnesse de la Pippodière sera ravissante dans un salon du quartier Monceau, et l'objet des plus aimables attentions de la part des ducs, marquis, comtes et chevaliers de tous ordres. Oh ! ma fille, ma fille, quel orgueil pour ta mère ! Baronne !

mais tu n'y penses pas ? Baronne de la Pippodière ! venant en droite ligne de saint Louis ! Songe que ton père était marchand de saucissons et pas même de Lyon, d'Arles seulement ! Et tu refuses d'être baronne ! de la famille de saint Louis par-dessus le marché ! Ah ! c'est à vous dégoûter d'être l'ange tutélaire de sa fille !

Et moi, je serai émue.

(*Réfléchissant*). En effet, baronne !... baronne !... moi, baronne ! tandis que papa était marchand de saucissons, et d'Arles encore ! Puis, j'irai dans le monde, je serai admirée ! Des ducs me feront la cour et feront mourir de rage les marquis et les comtes. Je ferai fi des chevaliers...

Tiens, tiens, mais ce sera charmant !...

D'ailleurs, mon époux ne sera en somme pas trop mal !... Il est grand, les carabiniers sont grands aussi et, certes, ils ont la réputation d'être de beaux hommes... Il a l'air noble après tout, car son visage est sévère... Il doit manier admirablement bien l'épée, puisqu'il a de longs bras. Je sais, c'est maman qui me l'a dit, que le baron a de longues jambes ; aussi sa démarche est-elle fière, crâne ! démarche d'un vrai gentilhomme qu'il est. Quant à ses longs pieds, dame !... c'est pour les mettre dans les étriers lorsqu'il monte superbement à cheval... S'il a de petits yeux, c'est qu'il est certainement un fin observateur. Et si son nez est un peu... fort, c'est pour sentir l'odeur de la poudre quand il se bat chaque fois pour venger sa patrie offensée !...

Baronne ! baronne ! Oh ! maman, j'accepte de grand cœur ! Et ce soir, j'attendrai avec impatience mon adorable fiancé !

PHILIPPE TONELLI.

(Reproduction autorisée par la Société des Gens de Lettres.)

## Favey et Grognuz

à Yverdon.

IV

— Te semble-t-il pas que nous sommes en route pour Paris ? dit Favey en se mettant à l'aise dans un coin du wagon.

— Un peu, mais Yverdon et Paris, c'est deusse.

— Aloo !... On ne s'y est pas seulement assez amusé, à ce Paris ; c'est pourtant pas les occasions qui manquent. Te rappelles-tu, là-bas, dans ce grand café-chantant des Champs-Élysées, sur les galeries... On est des fois rudement bête, pas vrai ?...

— Laisse seulement faire, nous voulons bien trouver moyen d'y retourner.

— Ah ! ce sera bien difficile, avec nos femmes, répond Favey en hochant la tête, parce qu'elles n'aiment rien tant ce commerce.

— Laisse seulement, je te dis, je me charge du prétesque... A propos, nous n'avons pas pensé à donner un coup d'œil à ce nouveau chemin de fer de Cossonay ; nous aurions eu le temps. J'aurais voulu voir ces wagons grimper les Côtes.

— Mais tu n'aurais rien vu, il n'est

pas fini... Je ne sais pas ce qu'il y a eu ; je crois qu'ils sont venus de Berne pour faire cette visite qu'ils appellent... comment déjà... la colloquation. Alors ils n'ont jamais pu s'entendre. C'est bien ennuyeux pour ces braves amis de Cossonay, après toute la peine qu'ils se sont donnée... Oh ! ça s'arrangera... Tu sais que j'ai connu Cossonay comme ma poche, dans mon jeune temps, quand j'étais à Senarclens, chez mon oncle. J'y allais chaque semaine faire des commissions. Et les revues, je n'en manquais pas une.

— Oh ! je sais, répondit Grognuz, que les revues des autrefois étaient bien belles.

— C'était magnifique, reprit Favey en s'animant. On était des Vaudois, on était des soldats, dans ce temps ! Nos bataillons faisaient honneur ! A présent qu'ils veulent tout réunir, tout amonceler par Berne, on n'y comprend plus rien, tout est mêlé, les Valaisans, les Neuchâtelois, les Bernois, les Vaudois, les uns parmi les autres, dans les mêmes bataillons. C'est dégoûtant !

Et ces officiers qui ont la maladie du plumet vous disent : « Aujourd'hui on est un peuple, une nation ». Moi je dis que c'est une soupe à la bataille ; on ne sait plus ce qu'on est, il n'y a plus de cantons, il n'y a plus rien, quoi !

— Tu as raison, beau-frère... Et tout ça me fait souvenir de nos belles musiques militaires qu'ils ont là destituées sans tambour ni trompette !

— Tais-toi, ça fait mal au tueur d'y penser. Aux revues de Cossonay, la musique militaire c'était le bouquet ! Pendant que la troupe, commandée par le colonel Curchod, faisait la petite guerre au-dessus du *Pré aux Moines*, la musique se mettait en rond sous les grands noyers, avec tous ses instruments qui reluisaient comme de l'or : les plaques, l'ophicléide, le bombardon, la trombone, le chapeau chinois, et pi cet instrument que ouvrait une guieule comme un crocodile !...

Et ces petites flutes qu'ils appellent à présent des piccolos, on sait pas pourquoi ; et le bugle et tout le bataclan !

Alors le chef, le père Charoton, de Mont-la-Ville, un crâne lulu, avec sa bonne bedaine et son schaco sur l'oreille, se mettait au milieu du rond, et leur disait comme ça : « Attention mes amis ! » Et personne ne repipait un mot.

Et au commandement de : « Un, deux, trois ! » tout ça partait ensemble, franc comme un coup de fusil !

C'est qu'il ne faisait pas rien que de commander, le père Charoton, il leur-zaidait. Il fallait le voir souffler dans sa clarinette, — une belle clarinette qui avait une pétée de clefs !

Eh ! que ça faisait plaisir à voir !

Alors toutes les demoiselles de Cos-